

Pardon, M'sieu, où ça se trouve, chez Balissat

Magasin se situant au haut du village, entre la maison de Jules Rochat dit Tsun et la Coopérative. Deux épicereries côte à côte, a-t-on déjà vu ça ? Toutefois si chez Balissat devaient fermer boutique plus vite que la Copé, comme on disait alors, celle-ci ne devait pas faire beaucoup plus longtemps, quelques années tout au plus.

Chez Balissat était un magasin qui avait déjà pris pied sur place dans une ancienne maison alors que le village n'avait pas encore brûlé en septembre 1900. Et qui mieux est, la bâtisse d'avant cette date avait déjà été reconstruite en grande partie.

On y vendait un peu de tout. Le magasin fut donc prospère quelques bonnes décennies voire un bon demi-siècle, pour dégénérer peu à peu et se retrouver à la fin avec quelques clients fidèles, dont notre grand-mère, qui ne tenaient pas à ce que la boutique ne se ferme. Mais en vain.

Souvenirs, souvenirs...



Dans les années trente. Si vous allez aujourd'hui « Chez Balissat », le magasin est certes fermé, mais la grande porte verte de gauche est toujours la même !



Aujourd'hui, 2020.

Tout contre chez la grand-mère, du côté de bise, juste avant la Coopé, était chez Balissat. Ce magasin existait déjà avant le grand incendie de septembre 1900 qui ravagea le haut du village. Il fut reconstruit. Nous, on disait chez l'Aline. Il y avait deux sœurs célibataires, les sœurs à Loudgi, paysan qui occupait, avec l'Adèle son épouse, l'appartement supérieur ainsi que les écuries situées derrière la maison. Ces deux sœurs avaient une grande différence d'âge entre elles. L'une s'appelait Aline, l'autre Lina. Mais si on disait chez l'Aline, en réalité c'était la plus âgée, la Lina, qui gérait l'entreprise. Le magasin ferma à son décès, il y a déjà longtemps de cela. Si bien que je dois faire un effort pour me souvenir d'elle qui avait cette voix grave propre aux gens de chez Balissat. Elle était vêtue à l'ancienne, avec des bas de grosse laine grise et chaussée le plus souvent de vieilles pantoufles qu'elle traînait plus qu'elle ne levait sur le sol de ciment lisse du magasin.



Sitôt après la fermeture, vers 1967, au décès de la tenancière, Lina Rochat – 1902-1967 – On disait chez l'Aline, alors que la Lina gérait l'établissement tandis que sa sœur travaillait en usine et n'était disponible pour le « coup de feu » que le samedi !

C'était là une épicerie de village du genre de chez Toto, mais moins fréquentée, puisqu'elle était à côté de la Coopé qui avait pris les clients les uns après les autres, d'ailleurs mieux achalandée. Certains venaient encore chez Balissat par habitude, disons plutôt pour soutenir ce magasin en perdition, ma grand-mère, par exemple, qui nous y envoyait parfois y chercher un kilo de sucre, de riz ou de farine, ma tante Marie aussi. Geste honorable certes, mais inutile. La marche du temps condamnait cette épicerie. Il y avait déjà eu cette Coopé qui offrait les mêmes articles à des prix plus bas, et puis viendrait encore bientôt le camion Migros qui s'arrêterait dans tous les villages de la région.

Et pourtant nous autres gamins nous y rendions souvent, chez l'Aline. Car pour ce qui était des chewing-gums et autres douceurs à l'usage quasi exclusif des enfants, comme des têtes de nègres, des jus de réglisse, des nougalines, des branches de chocolat, le magasin était aussi bien fourni qu'un autre. Un escalier de ciment de quatre ou cinq marches y conduisait, vrai tremplin les jours d'hiver quand il gelait. Mais je parle surtout de l'été, de ces vacances que nous passions en heures innombrables sur le perron devant chez la grand-mère. Nous en avions fait reluire combien, de fonds de pantalon là-bas, sur les larges bordures polies et lustrées par des milliers de glissades ?

Chez Balissat, c'était juste à côté, à dix ou quinze mètres. Maisons collées les unes aux autres ; car le voisinage avait été reconstitué après l'incendie qui avait détruit plus de dix bâtiments, et dont les plus anciens devaient remonter au début du XVI^e siècle, soit à l'aube de notre village. Le comptoir était en face de la porte vitrée, avec des prolongations de chaque côté, le tout en U et surchargé de marchandises, les chocolats à portée de main. Le Claude, notre cousin, qui menait les *Pour Tous* et les *Images du Monde* dans les maisons du village, se faisant de la sorte beaucoup d'argent de poche, se permettait des nougalines à cinquante centimes, lui. Nous, moins fortunés, nous nous rabattions sur les têtes de nègre qui coûtaient quatre sous dans leur papier jaune, noir et rouge bigarré que l'on retrouve inchangé aujourd'hui. Les fabriques vivent elles aussi de nostalgie ! Je n'en mange plus, mais je sens encore craquer sous les dents cette croûte délicate de chocolat et ma langue lécher cette crème blanche trop sucrée qui collait.

Chez L'Aline j'y vins aussi acheter des chewing-gums plats à l'intérieur desquels étaient des indiens et des cow-boys, vous savez, les grands, les mous, ceux qu'on pouvait de même avoir à la boulangerie. Mais là vingt-cinq emballages permettaient d'obtenir une diligence. Elle se trouvait là, sur la banquette arrière, toute belle, blanche, jaune et bleue, avec quatre chevaux noirs qui la tiraient. Je la surveillais de près. Je me l'étais même en quelque sorte réservée. Tout juste si elle ne m'appartenait pas déjà. Ah ! il n'aurait pas fallu me la souffler, celle-là. Je redevins, pour l'avoir, un gros consommateur de chewing-gums que je jetais sitôt passé le goût du sucre. Je l'eus enfin. O bonheur. Mais de construction fragile, j'en perdis très tôt les pièces, et plus tard, bien plus tard, ma diligence, je ne la retrouvai pas. Je la regrette encore aujourd'hui. Ce fut un des rares objets de cette époque bénie dont je n'aie pas retrouvé trace. Mais je ne désespère pas tout à fait. Peut-être qu'un jour, dans cette grande maison, dans un coin par mégarde ignoré, dans un carton oublié...

Il y avait aussi là, contre le mur, à gauche, des fourches et des râtaux en bois que nous achetions aux regains, quand il en manquait. Tous les outils ordinaires de la campagne s'y trouvaient. Restes d'une époque où un tel magasin était d'une utilité évidente pour un village essentiellement artisanal et agricole.

Mais comme il est dit plus haut, un jour vint le camion Migros. Qui s'arrêta devant le Vieux-Cabaret, en face de l'église. Le chauffeur ou le vendeur fendit le côté du camion en deux, la partie du haut servant d'abri, celle du bas de banquette. Derrière celle-ci, dans le camion, étaient des dizaines de casiers mobiles d'où le vendeur sortait une alimentation complète, avec des yoghourts à 25 centimes et des plaques de chocolat à 30 centimes, alors qu'à l'époque Nestlé les vendait à 1 franc 10. Ce premier passage avait été annoncé longtemps à l'avance. C'était l'événement. De quoi pour ce village qui évoluait trop vite ? De l'année, du siècle ? La Migros, entendait-on dire de toutes parts, ruinerait tous les commerces en un mois. Car celle-ci étant moins chère dans ses produits, qui les fréquenterait encore, ces magasins de notre village ? Ah ! les commerçants ne durent pas rigoler ce jour-là. Il aurait fallu être plus solidaires, dire non à ces francs-tireurs, soutenir ces magasins qui vous

fournissaient depuis toujours. Impossible. Et le progrès, l'attrait d'une nouvelle formule aussi, fit qu'il y eut beaucoup de monde pour l'attendre ce premier camion, et puis le suivant, et puis...

Et puis l'inévitable se produisit. Chez Balissat où la Lina un jour mourut, liquidèrent. Les stores qui ne se descendaient derrière les deux vitrines et la porte vitrée que pour le dimanche, ne furent pas remontés. Disparaissait ainsi dans l'indifférence générale un magasin qui avait connu l'autre siècle. Même pas un peu de nostalgie dans les conversations des gens qui auraient pu dire par exemple: «C'est triste, voilà un magasin de moins dans le village.» Cette disparition n'était pas ressentie, tout simplement, elle n'affectait personne.

Au fait, ce doigt de métal planté dans un trou au bas de la vieille porte d'entrée et retenu à l'intérieur par une ficelle fixée à un clou ou à une vis, et qu'on se plaisait à pousser pour l'entendre cogner contre le bois du panneau intérieur, il servait à quoi? Je ne l'ai jamais su et je ne le saurai sûrement jamais. Car la porte a été changée et la Lina n'est plus. Reste bien sûr sa sœur qui est à la retraite. Mais celle-ci se demanderait si je ne suis pas un peu sonné de lui demander un détail pareil. Elle va maintenant à la Migros dont elle est une bonne cliente. Avec le train, au Sentier. On la voit aller de son pas toujours le même, avec sa physionomie imperturbable. En quarante ans je ne l'ai pas vue changer.

* * *



La Lina.

CHEZ ROCHAT-BALISSAT, AUX CHARBONNIÈRES.

Manchons, boas, pelisses, manchettes en fourrures pour dames, manchons et boas russes pour fillettes ; gants à ressorts, gants de peau ; foulards tout soie, mi soie et cachemire, dessins de pantoufles brodées, canevas et laine, carton Bristol, soie et rubans, porte-manteaux, châles russes et ordinaires, carré-long, tapis de table, de lit, de chambre, couvertures blanches et de couleur, bacheliques blancs et de couleur ; chauffe-pieds, chauffe-lits, fers à charbon, fers à gauffres, lampes à esprit-de-vin, mitrailleuses avec grilles et rôtissoires, lampes à pied, chandeliers et vases métallisés ; broches, bagues et boucles d'oreilles, chaînes, médaillons, colliers, bracelets ; nécessaires, porte-monnaie et étuis à cigares brodés, psautiers en velours, fermoir en argent, albums, buvards, écritaires, encriers à ressorts, plumes miraculeuses ; peignes, brosses à cheveux métalliques ; thermomètres, boussoles, lunettes, essences et parfumerie, savon de goudron, couleurs diverses pour teindre ; encre à marquer le linge ; sacs en peau pour dames, paniers brodés, sacs d'école et de voyage, parapluies et cannes ; services de table, déjeuners à café et à thé, verres et carafes en cristal ; plateaux, glaces et miroirs ; théières, cafetières, pots à lait, passoirs en métal anglais ; livres d'école.

Pour dames et messieurs, toujours bien assorti en draps unis et façonnés, milaines, petits draps, futaine et ratine ; pantalons, paletots, gilets, chemises, blouses, broustouts, gilets de chasse, casquettes, toques et bonnets russes ; chaussures fines et ordinaires pour messieurs, dames et enfants ; soie noire, satin, velours, cachemire, mérinos, damas, beige, et alpaga ; garnitures en fourrures, franges chenillées, passementerie ; jupons drap, feutre et tricot.

Literie au complet, ressorts pour lits ; épicerie, mercerie, poterie, ferblanterie ; fruits du midi ; vernis et pinceaux, verre à vitres ; patins Club et Halifax pour dames ; grandes guêtres en ratine.

Aperçu de quelques prix ; chemises cotonne flanelle depuis fr. 2,20, milaine depuis 50 centimes le mètre, coutil molleton 65 c., sarcenet 35 c., mouchoirs de poche 20 c., pantoufles claquées 2 fr. 80, ordinaires 1 fr., bottes depuis 14 fr. ; café bon goût 1 fr. le kilog., chicorée 60 c., sucre 85 c., pruneaux 70 c., raisins 95 c. Essences diverses, oranges et citrons.

Grand choix de jouets d'enfants.

Réclame FAVJ fin du XIX^e siècle. Le magasin n'a pas encore brûlé.

Chap: 12 bon no 32

Chocolat Suchard



NEUCHÂTEL

(SUISSE)

CACAO SOLUBLE

une tasse - 5 grammes, 1 Kg. - 200 tasses.

Charbonnières le 31/12 1898



M

Le Trameau des Charbonnières

à Rocherat Balisats ngt Doit

1898		fr	c
Decembre	31	1 Sean	4 50
"	"	1 bidon 2 l.	2 —
"	"	1 balais	1 —
"	"	1 époussoir	1 —
"	"	1 cassette fer battu	2 80
"	"	1 casserole	1 —
"	"	1 bol en fer	40
"	"	2 assiettes à soupe	40
"	"	1 pot à lait	50
"	"	1 plat	40
"	"	1 pot vase de nuit	40
Total		15 =	
Agree Jauries de Polay Puisse			

CHOCOLAT SUCHARD

COMMENT FAIRE UNE TASSE DE



BON CHOCOLAT

RECETTE.

Il faut casser la tablette en petits morceaux, les délayer dans un peu d'eau sur un feu doux, puis ajouter le complément soit de lait, soit d'eau comme on le préfère à raison de $\frac{1}{2}$ litre par portion ; laisser cuire et monter deux fois. La tablette de $\frac{1}{4}$ kilo a six divisions, une de ces divisions, soit 42 grammes est suffisante pour une portion.

Un bon chocolat n'épaissira jamais, lors même qu'on le cuitail long temps, ce qui d'ailleurs nuirait à son arôme.

CHOCOLAT-BISCUITS

Peter

A.G. OBERRIEDEN-ZÜRICH

TELEPHON (051) 92 14 11
TELEGRAMME: CHOBISCOPEPETER
POSTCHECK-KONTO VIII 2508
BANK-KONTO:
ZÜRCHER KANTONALBANK HORGEN
Gegründet 1894

Monsieur
Rochat Ballissat
Epicerie

Les Charbonnières

VD

Ihr Zeichen
Votre référence

Unser Zeichen **Sch/Th**
Notre référence
In der Antwort bitte wiederholen
A rappeler dans la réponse s. v. p.

Oberrieden, 30.1.52.

Concerne: Notre facture échue du 11.12.51.

Monsieur,

Nous nous permettons de vous faire remarquer que la facture susmentionnée est restée impayée jusqu'à ce jour.

Nous vous serions par conséquent très reconnaissants de bien vouloir nous verser le montant s'y rapportant au moyen du bulletin de versement reçu, afin que nous puissions égaliser votre compte.

Ou bien, osons-nous vous présenter un recouvrement postal, frais en plus? Sans réponse de votre part dans les 5 jours, nous admettrons que vous êtes d'accord avec notre proposition. Nous comptons, d'une manière ou de l'autre, sur un prompt règlement de cette facture, et vous en remercions vivement par avance.

Sincèrement à vous,

CHOCOLAT-BISCUITS PETER S.A.

Les magasins du village des Charbonnières

Désignation	1901	1905	1910	1915	1920	1925	1930	1934	1935	1940	
Boulangerie-épicerie Gisclon	X	X	X	Caillet Henri			Bielser X	X	Rochat Alfred dit Tietie	→ jusque vers 1950 Deyou, puis puis Cotting	
Épicerie-tabac Robert Rochat	X	X	X	X	X	X	X	X	X		
Épicerie Golay Reymond, Gustave Louis Rochat	X										
Épicerie + quincai- lerie Golay-Rochat Ami	X	X	X	X	repos par Constant Bélaz puis Camille Humberset. Sté coopérative de consommateurs dès 1931 à 1974.						
Épicerie Rochat- Balissat	X	X	X	X	X	X	X	X	X	fin vers 1970	
Épicerie Rochat Marie, Crettets***		X	X	X	repos par Fritz, puis par Victor dit Toto dès 1940						
Vins Alphonse Rochat		X	X	X	X	dès 1865 → 1970. puis André Gros jusqu'en 1980.					
Golay Alida veuve, Épicerie				X							
Épicerie Bélaz-Rochat**					X	X	X	X	X	X	
Épicerie Rochat Fritz, les Crettets					X	X	X	X	X	fin avant 1980	
Boucherie, Rochat Numa puis Octave						X	X	X	X	Octave puis Charly	
Épicerie Humberset Camille *							X	X	X		

* dit Panique

** magasin tenu à domicile les dernières années par Mlle Bélaz. 112

*** A la maison dite chez Colomb, d'abord, puis chez Fritz. La femme
Marie Rochat a été de son magasin.